

# Tous les ordres donnés aux enfants doivent-ils être expliqués?

Autor(en): **Latzarus, Marie-Thérèse**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique**

Band (Jahr): **83 (1954)**

Heft 10

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-1040530>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## Tous les ordres donnés aux enfants doivent-ils être expliqués ?

M<sup>me</sup> Montessori pense qu'il est vain d'espérer obtenir l'obéissance à l'aide d'un ordre. « L'obéissance, dit-elle, ne peut s'atteindre que grâce à une formation psychique : il faut, pour obéir, non seulement vouloir, mais savoir obéir. Et c'est en préparant cette formation par des exercices appropriés que nous poussons l'enfant à l'obéissance. »

Dressés à la discipline par le silence, la douceur des mouvements et la liberté qui leur est laissée de choisir leurs occupations et de les ordonner à leur gré, les enfants travaillent avec joie. L'ordre qui leur est donné d'accomplir leur tâche comble leurs vœux et ils n'ont pour obéir aucun effort à faire...

Tous les éducateurs savent que la réalité n'est pas toujours conforme à cette description idéale et que dans les écoles montessoriennes comme ailleurs, il y a parfois des pleurs et des grincements de dents.

D'ailleurs, passé le stade de la première enfance, l'enseignement ne peut plus consister uniquement en exercices manuels, en encastrements, en manie- ment de perles ou de cubes. Ayant divisé des cubes en prismes inégaux, M<sup>me</sup> Montessori pense initier ainsi des enfants de 4 ans aux éléments de l'algèbre. Mais quand vient l'âge du raisonnement abstrait, les écoliers abordent les sciences mathématiques avec des dispositions diverses et l'on ne peut nier la difficulté qu'éprouve un enfant à étudier les matières qu'il n'aime pas. L'ordre est donc donné de faire un problème et l'on ne saurait s'attendre à une obéissance joyeuse de la part du petit rêveur à l'imagination poétique qui considère ce travail comme une corvée. Il est évident que le maître doit imposer sa volonté et aucune explication n'est de mise. Les élèves sont en classe pour travailler toutes les matières du programme et, s'ils ne le font pas, des sanctions interviendront. En général, d'ailleurs, les appels à la précoce raison des enfants sont entendus. Mais encore faut-il faire comprendre aux écoliers les motifs de ce que l'on exige d'eux. Des opinions erronées sont, en effet, répandues dans les classes et l'on entend des bambins de 10 ans affirmer que « ce n'est pas la peine de travailler la composition française, l'essentiel étant de réussir les problèmes ». D'autres soutiennent « qu'avec une bonne note de français, on se tire toujours d'affaire ». Toutes les fois qu'il y a une erreur de jugement à rectifier, l'explication est évidemment nécessaire. Dans leur ignorance et leur fatuité, les enfants sont tentés de croire que leurs maîtres sont de doux maniaques se plaisant à donner, sans aucun motif, des ordres dérisoires qu'il est inutile d'exécuter. Tel professeur « veut » que l'on apprenne des textes par cœur : « C'est idiot .» Tel autre fait recopier le corrigé de la version : « C'est absurde. » Une explication brève indiquant la nécessité de garder dans l'esprit par la récitation ou la copie un certain nombre de phrases bien construites et propres à servir de modèles, imposent silence à de puérides critiques.

La question apparaît sous un autre angle lorsqu'il s'agit d'ordres relatifs au comportement moral de l'enfant... Comment expliquer à des enfants invités à faire avec des camarades une promenade en auto que si les parents refusent l'autorisation, c'est parce qu'ils ne veulent pas fréquenter une famille bohème ou peut-être irrégulière. Il appartient aux maîtres de mettre les enfants en garde

contre des fréquentations susceptibles de les exposer à une contamination physique ou morale et les parents doivent user de leur autorité pour les en détourner. Mais il est évident qu'aucune explication n'est possible, les enfants étant facilement indiscrets et que les petits doivent être formés à une absolue confiance envers les grands qui savent ce qu'ils ignorent.

D'ailleurs, le jugement des enfants n'étant pas formé, il s'ensuit qu'ils ne voient pas les choses comme le voient les adultes et que si les causes des interdictions leur étaient révélées, ils les jugeraient insuffisantes : « Qu'est-ce que ça peut faire, disait un garçonnet, qu'est-ce que ça peut faire que le père de Jean soit en prison, lui, il est gentil ! » Et l'on eut beaucoup de mal à lui faire comprendre que, si gentil que soit un petit garçon, lorsque la fortune de sa famille a été édifiée sur la ruine des autres, on n'accepte pas à goûter chez lui.

Il est souvent imprudent d'entrer dans la voie des explications parce que c'est souvent entrer dans celle des compromissions. Les enfants sont de terribles ergoteurs, d'une incroyable ténacité, auxquels on finit par céder, tout en sachant que l'on a tort : « Tu ne sortiras pas, parce que tu es enrhumé. — On nous a dit à l'école que le grand air guérissait les rhumes. — Mais tu sais bien que tu avais de la fièvre, hier au soir. — Le docteur a dit que, moi, j'avais facilement de la fièvre. — Mais il fait très froid, aujourd'hui. — Il fait moins froid qu'aux sports d'hiver, je n'ai qu'à bien me couvrir. — Alors, mets ton gros chandail. . .

La victoire reste au bambin qui paiera peut-être d'une bronchite la faiblesse de sa mère, alors qu'il eût été si simple de dire : « Tu ne sortiras pas, parce que je ne le veux pas. »

En effet, n'y aurait-il pas au silence des éducateurs toutes les raisons que nous avons indiquées, il y en aurait une qui les dépasse toutes : il est des ordres que l'on ne doit pas expliquer, parce qu'il faut donner aux enfants l'habitude de plier leur volonté devant la volonté de leurs parents dont l'autorité vient de Dieu et dont la dignité de vie commande le respect. Il y a, malheureusement, actuellement, trop de parents indignes de commander et qui, lorsque l'occasion s'en présente, n'osent pas donner l'ordre qui sauverait leur enfant. Au jeune homme encore adolescent qui projette d'épouser une jeune fille de conduite douteuse, que peut répondre un père lorsque l'imprudent allègue : « Si nous ne nous entendons pas, nous ferons comme vous, nous divorcerons. »

Ces unions mal assorties qui, de nos jours, sont si nombreuses et si souvent aboutissent à un drame, sont le fléau de notre époque. Elles étaient naguère arrêtées par la solide armature de la famille qui constituait une force et une protection. Actuellement, les parents n'essaient même pas de s'opposer à un mariage qu'ils jugent imprudent ou dangereux. Ils savent que leur *veto* n'empêchera rien et que leur autorité est inexistante.

Il n'est évidemment pas question de restaurer l'autorité tyrannique du *pater familias* qui avait droit de vie et de mort sur ses enfants et pouvait les vendre comme un bétail, mais il serait désirable de hiérarchiser la famille. A la conception du père camarade, substituons celle du père guide, soutien, protecteur. L'enfant a besoin de fermeté : « Ce qui plie, dit M<sup>me</sup> Necker, ne peut servir d'appui et l'enfant veut être appuyé. » C'est si vrai que lorsque, à force de câlineries, l'enfant a contraint ses parents à faire ce qu'il désire, il les méprise un peu. Dans *La Croisade des Enfants*, Henry Bordeaux raconte cette anecdote : il conduit sa fille aux Champs-Élysées. En passant devant un bazar, l'enfant réclame un seau : généreux, le père achète le seau et la pelle, mais alors la petite

filles désire un ballon qu'elle obtient. Quand au ballon se joignirent une corde à sauter et une poupée, le père qui attendait des remerciements fut stupéfait d'entendre la petite Paule s'écrier : « Comme tu es faible, papa ! »

L'obéissance de l'enfant doit aller à ses parents, délégués de Dieu sur la terre. Ils ont parlé : cela doit suffire. On ne discute pas, on obéit. Ainsi l'enfant s'habitue-t-il à obéir à la loi morale absolue, inflexible, émanation de la volonté divine.

MARIE-THÉRÈSE LATZARUS.

*L'Ecole 1954.*

## Comment se comporter en visite

Je ne parle pas des visites mondaines avec leurs élégances un peu apprêtées et leur snobisme. Je pense à toute visite sociale humaine où doit régner, même entre intimes et familiers, un esprit délicat d'attention courtoise et de fine bonté. Se gêner pour les autres ne signifie pas qu'on veut « faire des manières », mais simplement qu'on tient à montrer aux autres l'estime qu'on a d'eux, et la joie qu'on trouve à leur faire plaisir. Donc *ne pas se guinder, ni se laisser aller. Mais se tenir correctement, avec réserve et amitié.*

S'habiller selon le milieu où l'on va. Ne pas humilier les autres par ses parures, mais ne pas non plus se présenter dans une tenue négligée. J'ai vu des pauvres très offusqués que des gens riches viennent les voir mal habillés. Ils considéraient, et au fond ils avaient raison, que c'était fort peu les honorer que de les juger indignes de voir chez eux des tenues flatteuses.

*A l'arrivée.* — On salue d'abord. Puis on embrasse ou on tend la main, suivant le degré d'intimité. En principe, aujourd'hui, on ôte le gant de sa main droite pour la tendre. C'est le supérieur qui offre la main le premier, la femme aux messieurs, le prêtre à une dame, une grande personne à un enfant. On débarrasse les hôtes de leur manteau, de leurs paquets, de leur parapluie. On les invite à s'asseoir. Mais ceux qui arrivent attendent que la maîtresse de maison soit assise avant de s'asseoir. Il est de bon ton de refuser d'abord le rafraîchissement offert lorsqu'on vient sans être attendu. Puis, si l'offrande est renouvelée, on accepte avec des paroles aimables d'excuse : « Je ne voudrais pas vous déranger — Je crains de vous causer beaucoup d'embarras — Vous êtes trop aimable, merci. »

*Attitude et conversation.* — Ne pas s'asseoir sur le bord du siège, ni trop au fond. On peut s'appuyer au dossier, mais sans abandon excessif ; se croiser les jambes devant une personne respectable est malséant. Il faut savoir demander des nouvelles avec gentillesse, sans indiscretion ; ne pas parler de soi en premier lieu. Ne pas diriger la conversation si on est l'inférieur ou le plus jeune. Cependant ne pas rester coi non plus. Dire les choses qui plaisent, mais sans flatterie. Savoir s'arrêter quand on s'aperçoit qu'on ennue, que les autres ne suivent plus ; s'excuser. Ne pas contredire les personnes âgées ou supérieures, même si on n'est pas de leur avis. Les jeunes croient volontiers que c'est de l'hypocrisie que de ne pas dire tout ce qui leur passe par la tête. Les discussions, ils peuvent s'y adonner entre camarades ; là, ils peuvent soutenir leurs idées, éprouver leurs